

Préambule aux préambules

Je le fais avec cérémonie. Et sans hésiter. Je sais qu'il est temps de dessiner mon espace. L'enfilade du trois-pièces où je vis. C'est dans la chambre du fond que je travaille. Le côté jardin. C'est là qu'est mon arbre. Là que je tourne en cage dans mon habit, un trois-pièces. Le seul qui m'aille. J'ai laissé tomber la veste.

Autour de moi, partout des trois. J'habite un trois-pièces au troisième étage. Mon costume est un trois-pièces, dont j'ai laissé tomber la veste. En toute logique, c'était cousu de fil blanc, j'écris un recueil en trois parties. Trois cycles sur un même thème. Des trois partout. Comme c'est curieux, n'est-il pas ?

Il est temps de compter sur les doigts d'une main. Compter les trois fois trois qui font neuf. Les 3 qui font 33 et qui feront moins, peut-être davantage.

Il va de soi qu'on peut parler d'autre chose. Avoir une minute de pause, en aparté, ce n'est pas interdit. Petite incise à qui veut en profiter. Je me souviens que l'année dernière, il devait être plus ou moins 9 heures (donc, 3x3), alors que j'allais prendre mon tram, une dame fort maquillée m'a demandé qu'elle était mon prénom. Interloqué, je lui ai demandé le sien. Elle n'a pas voulu me répondre sous prétexte que si elle me le donnait, je le garderais pour moi. Pour moi, un prénom féminin ! J'ai juré mes grands dieux qu'elle se méprenait. Changeant de politique, j'ai proposé de faire un échange. Je lui donnerais mon prénom et elle me donnerait le sien. Ça me semblait équitable. Parfaitement équilibré. Respectant la parité. L'égalité de chacun. Elle hésitait car l'argument avait du poids. L'idée avait du sens. La dame se tenait le menton pour mieux peser le pour et le contre. Après réflexion, elle m'a dit : « Croyez-vous, mon ami, que le prénom d'une femme pourrait se comparer à un prénom masculin ? Serait de même valeur ?... Vous êtes de l'ancienne école ! Typiquement ! Vous rêvez ! Et je ne suis pas dupe ! »

Il est temps de se mettre à l'école. Assis sur un banc, comme un enfant sage, lever son doigt. Interroger la maîtresse en raison de ce qu'on a sur le cœur. Trouver le ton qui conviendra.

On peut parler d'autre chose, je le répète. Changer de ton. Il y a dans les actualités du jour un massacre ou l'autre qui mérirerait qu'on en discute. Bien sûr,

c'est du pareil au même, les massacreurs seront massacrés. Par manque d'imagination, ils se copient. C'est le cycle. Et quand le sang est versé, il faut le voir. Je veux dire que quand le vin est tiré, il faut le boire. Mais en quoi est-ce vraiment différent ?

Il est temps de se mettre à table. Prendre le pinceau. Tracer les contours du décor. Clouer le point de fuite. Percer le quatrième mur. Essuyer les débordements. Taguer à grands jets ce qui doit être écrit blanc sur noir.

Ça me rappelle un truc. Ce n'est pas pour faire le malin. C'est que ça me rappelle une histoire. Je l'ai déjà racontée, je sais, car cette histoire est ancienne, mais puisqu'on a du temps. Et que celles et ceux qui ne se sentent pas concernés sautent ce paragraphe !... Donc, j'étais à Paris et j'allais chez la boulangère acheter mon pain. Un dimanche matin. J'avais choisi un pain intégral. Ce faisant, la boulangère me demande si elle doit le trancher. Dans mon pays, on dit « couper le pain » parce que « trancher » fait penser à la guillotine qui, depuis belles lurettes, n'est plus dans notre tradition. Toujours est-il qu'avec diplomatie je lui réponds : « C'est une bonne idée, tranchez mon pain, s'il vous plaît. » Et voilà qu'elle réplique : « Ainsi, la question est tranchée ! » J'étais stupéfait. Dans mon pays, jamais une telle réplique ! J'ai pensé que la boulangère faisait de l'esprit pour se donner bonne conscience, alors qu'elle s'apprêtait à morceler mon pauvre petit pain. On parle de tranches de pain,

donc le verbe trancher a du sens, certes, mais que diable un peu de délicatesse dans ce monde de brutes où affamer les plus fragiles est devenu fort lucratif. Trancher, la boulangère aurait pu le faire discrètement, en baissant les yeux, en préparant le joli petit sac, en sifflotant pour couvrir le bruit de sa tronçonneuse à pain. Soyons clairs ! Pour trancher ce pain, fallait-il que la boulangère tranche la question ?... On me dira que, tranchant le pain, elle tranchait la question. Incontestablement ! Et elle le savait ! Fallait-il pour autant ajouter un commentaire désobligeant pour mon petit pain ?... Aussi, lui ai-je dit, un sourire dans les yeux : « Puisque vous tranchez la question avec autant d'aplomb, tout compte fait, je préfère que mon petit pain reste entier. Je le mangerai à ma façon. »

Il est temps de se couper les ongles avant de les ronger. De couper les cheveux en trois. La respiration en silences mesurés. Il est temps de remettre la pendule à l'heure, les minutes dans leur cercle, les idées dans le rang.

C'est vrai que j'écris ce qui me passe par les cheveux. Par les cheveux ? Mais ne dit-on pas « tiré par les cheveux » ? C'est d'ailleurs une expression désobligeante, notamment, pour celles et ceux qui souffrent de calvitie. Tiennent-ils des propos tirés par les cheveux ? Non ! C'est désobligeant ! De même peuvent-ils avoir un cheveu sur la langue ? C'est désobligeant ! Et l'expression « avoir la langue bien pendue ». Pendue à quoi ? Aux lèvres ? Il serait

plus délicat de dire que les mots nous échappent, ils nous viennent. Nous sommes traversés par des voix intérieures, lesquelles peuvent se montrer loquaces. Parfois assourdissantes !

Autrices, auteurs, lectrices, lecteurs, nous sommes des voix intérieures ! Nous parlons dans notre tête et nous n'hésitons pas à en faire profiter notre entourage : « c'est bien ce que je me disais... », « c'est bien ce que j'avais en tête... », « d'ailleurs ça m'est revenu quand... ». Merveilleuses voix intérieures ! Bavardes, il est vrai, elles nous animent en profondeur. Dans mon cas, elles me font compter jusqu'à trois !... C'est pour rire ! Plus sérieusement, elles parlent et j'écris. C'est par elles que je parle quand j'écris. Je parle le poème dans ma tête avant de le coucher sur le papier. Alors mon « je » se multiplie. Mon « je » devient une multitude d'autres « je ». Les tiens, les miens. Et tous ces « je » papillonnent en battant des ailes. Flop ! Flop ! Ils s'envolent. Ils se posent dans le calice des fleurs. Flop ! Flop ! Sur l'aiguille des hautes herbes. C'est dire que je n'écris pas des pattes de mouche, mais des pattes de papillon !

Il est temps de se mettre en jeu. D'enlever sa calotte. Sa perruque. Son manteau. Descendre sa culotte. Sortir le bas de laine de mes poèmes reprisés. Au-delà des vocalises, voilà qu'on touche à l'os.

Je ne suis pas de ceux qui causent pour causer. De ceux qui respirent pour s'entendre causer. Ceux qui s'arrêtent de causer parce qu'ils sont morts, mais

reviennent dès que possible pour causer dans les rêves des vivants. Je suis léger comme une bulle. Une balle de ping-pong qui passe le filet. Ploc ! Un élégant coup de raquette. Ploc ! Un revers. Ploc ! Un coup droit. Ploc ! Un smache sans réplique auquel, bien évidemment, je répliquerai.

Il est temps de faire l'éloge des voix, des cris, des silences. L'éloge du pas de dance percutant qui défonce et fait pleurer les chatons. Celui qui fait vibrer la porte des maisons. Qui serre la gorge, tort les mains et le cou. Et qui perfore ceux qui n'ont pas d'estomac. Mais cette vibration quand elle nous traverse, ce n'est plus le chapeau ou le drap qu'elle perce. C'est pareil à la voix qui se met à muer. Le passage soudain de l'hiver à l'été. Le chant du cygne devient celui du pinçon. Voilà que nous gambadons par vaux et par monts, que des voix inconnues nous portent dans les nues.

On peut le dire ainsi, mais c'est fort convenu. On peut tout autant convoquer les esprits. Faire tourner les tables. Simuler la folie. Fuir dans d'autres contrées. Les plages blondes entre la mer et les palmiers. La voute centenaire d'un manoir hanté. Le silence des mots disposés sur la page. On peut, certes, mais pour ma part, j'ai préféré mon modeste trois-pièces. La table où je n'attends rien ni personne. C'est là que je prends le temps de faire, défaire, refaire mon ouvrage. Comme Pénélope, je tisse le linceul. Je couds avec foi les pièces de mon drap, un tissu de mensonges et de

vérités. Ainsi, la première partie est un couvre-lit qu'il faut quitter pour la journée, les songes restant dans l'oreiller. La deuxième partie résulte de rangements successifs assez douloureux. Dans la troisième partie, on est au fond des tiroirs. Toujours la question du rangement. Tiroirs qu'on tire pour en sortir et qui nous tombent sur les pieds pour les casser.